Document generated on 07/19/2025 8:36 a.m.

Lurelu
La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse

Les hauts et les bas d'une association

Henriette Major

Volume 20, Number 3, Winter 1998

URI: https://id.erudit.org/iderudit/12320ac

See table of contents

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)
1923-2330 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Major, H. (1998). Les hauts et les bas d'une association. *Lurelu*, *20*(3), 54–54.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LES HAUTS ET LES BAS d'une association

Henriette Major

Photo : Josée Lambert

Henriette Major

En 1996-1997, durant l'année du vingt-cinquième anniversaire de l'organisme Communication-Jeunesse, nous avons publié trois articles, signés Cécile Gagnon, Paule Daveluy et Suzanne Rocher, sur l'état de la littérature jeunesse québécoise avant 1970 et sur la fondation de l'organisme. Tenant à consigner sous forme imprimée la mémoire de Communication-Jeunesse, M^me^ Rocher nous a proposé de poursuivre cette série durant quelques numéros encore et a sollicité les témoignages des personnes qui ont occupé la présidence durant les premières années de l'organisme. Henriette Major a été présidente de 1975 à 1977.

D.S.

La littérature pour la jeunesse connaît actuellement au Québec des années fastes : nouveaux éditeurs et nouvelles collections ouvrent périodiquement des horizons aux auteurs et aux illustrateurs. Les libraires mettent en vedette les livres d'ici, les éducateurs en font la promotion dans les écoles. Tout cela semble aller de soi : on peut difficilement imaginer qu'il en soit autrement.

En tant que «dinosaure» de la littérature de jeunesse d'ici, laissez-moi vous raconter une anecdote datant de ces temps lointains d'avant la fondation de Communication-Jeunesse.

C'était au Salon du livre de Québec. Louable initiative, on avait installé à l'entrée de la salle d'exposition une «bibliothèque modèle pour les jeunes». En tant que jeune auteure pour la jeunesse, je m'y suis précipitée, curieuse de voir quels ouvrages les spécialistes du ministère de l'Éducation préconisaient dans une bibliothèque devant servir de norme à toutes les autres. Surprise! On n'y trouvait aucun livre signé d'un auteur québécois! J'avais pourtant déjà publié cinq ou six livres chez autant d'éditeurs, et je connaissais au moins une dizaine d'autres auteurs ayant quelques publications à leur actif. Je m'adressai au fonctionnaire responsable de cette «bibliothèque modèle», lui demandant la raison de cette étrange lacune.

– Y se fait rien *icitte*, me répondit-il d'un air arrogant.

Alors que je lui énumérais bon nombre de titres récents et valables publiés par des auteurs québécois, il renchérit d'un ton sans réplique :

– Y se fait rien de bon *icitte*.

Ça refroidit une jeune auteure... Je lui répliquai alors qu'il avait une mentalité de colonisé, incapable d'apprécier ce qui se faisait chez lui. Je ne m'en suis pas fait un ami...

Toujours est-il que, devant cette espèce de vide, une poignée de gens a senti le besoin de créer une association... Vous connaissez la suite.

Prise alors dans un tourbillon d'activités qui me permettaient de gagner ma croûte (séries télévisées, chroniques hebdomadaires dans un magazine, contribution à des manuels scolaires), je trouvais quand même moyen d'écrire des contes et des romans, et de les publier. Fidèle aux réunions de Communication-Jeunesse depuis les tout débuts, je n'avais jamais envisagé d'en prendre la responsabilité. Après Paule Daveluy et Raymond Vézina, j'ai accepté la présidence à contrecœur, parce qu'on m'a littéralement tordu le bras, en prévenant les membres du peu de temps que je pourrais y consacrer.

L'organisme était au bord de la fermeture : nous n'avions plus de bureaux, les dossiers se trouvaient dans des boîtes entassés dans le sous-sol chez Suzanne Rocher, les réunions s'organisaient au petit bonheur chez l'un ou l'autre des membres du conseil.

C'est grâce à mes relations journalistiques que j'appris l'existence de bureaux rue Saint-François-Xavier sous l'étiquette : «Loisirs Métropolitains». Cinquante dollars par mois de loyer! Une aubaine! Mais nous n'avions même pas cette somme...

On préparait à ce moment-là le Salon du livre de Montréal : je réussis, en intimidant une secrétaire, à parler à un sous-ministre des Affaires culturelles du Québec et à obtenir une subvention qui nous donna l'occasion de participer pour la première fois à cet événement. Un léger surplus budgétaire nous permit de payer le loyer du petit bureau de la rue Saint-François-Xavier pendant quelques mois. C'était parti : par la suite, les activités d'animation et les contributions des membres, plus les subventions qui ont suivi ont permis à Communication-Jeunesse de vivre et de prospérer.

Je n'ai pas assumé longtemps la présidence, je n'y ai pas consacré le temps et les énergies souhaitables, mais je peux m'enorgueillir de lui avoir donné pignon sur rue.